

fragment of a Poem on the imagination, lately published.

LA MEFIANCE.

QUEL besoin plus pressant nous donna la nature  
 Que de communiquer les chagrins qu'on endure,  
 De faire partager sa joie et sa douleur,  
 Et dans un cœur ami de répandre son cœur ?  
 Toi seul triste martyr de ta sombre prudence,  
 Toi seul ne connois pas la douce confiance.  
 En vain de ton secret tu te sens opprimer,  
 Au sein de quels amis l'oseras-tu verser ?  
 Des amis ! crains d'aimer : les plus pures délices  
 Dans ton cœur soupçonneux se changent en supplices  
 Des plus mortels poisons l'abeil fait son miel :  
 Toi, du plus doux objet tu composes ton miel ;  
 Ton cœur, dans l'amitié, prévoit déjà la haine ;  
 De soupçons en soupçons, l'amour jaloux te traîne ;  
 Un génie ennemi brise tous tes liens ;  
 Tu n'as plus de parens, plus de concitoyens :  
 Te voilà seul : vas, fuis loin des races vivantes ;  
 Habite avec les rocs, les arbres et les plantes.  
 Dans quelques coins déserts, dans quelque horrible  
 lieu,

Où tu ne pourras plus calomnier que Dieu :  
 Où la voix des torrens se fasse seule entendre,  
 Mais à voir les humains tu ne dois plus prétendre.  
 Ton âme morte à tous ne vit que par l'effroi ;  
 Les morts sont aux vivans moins étrangers que toi :  
 Le regret les unit ; et toi, tout t'en sépare

HELAS ! il le connut ce supplice bizarre,  
 L'écrivain qui nous fit entendre tour à tour  
 La voix de la raison et celle de l'amour.  
 Quel sublime talent ! souvent quelle sagesse !  
 Mais combien d'injustice, et combien de foiblesse !  
 La crainte le reçut au sortir du berceau ;  
 La crainte le suivra jusqu'aux bords du tombeau.  
 Vous qui de ses écrits savez goûter les charmes,  
 Pour tous qui lui devez des leçons et des larmes,  
 Pour prix de ces leçons et de ces pleurs si doux,  
 Cœurs sensibles, venez, je le confie à vous.  
 Il n'est pas importun : plein de sa défiance,  
 Rarement des mortels il souffre la présence ;  
 Ami des champs, ami des asiles secrets,  
 Sa triste indépendance habite les forêts :  
 Là-haut, sur la colline, il est assis peut-être,  
 Pour saisir le premier le rayon qui va naître ;  
 Peut-être au bord des eaux, par ses rêves conduit,  
 De leur chute écumante il écoute le bruit ;  
 Où, fier d'être ignoré, d'échapper à sa gloire,  
 Du pâtre qui raconte il écoute l'histoire ;  
 Il écoute, et s'enfuit ; et sans soins, sans desirs,  
 Cache aux hommes qu'il craint ses sauvages plaisirs.  
 Mais s'il se montre à vous, au nom de la nature,  
 Dont sa plume éloquent a tracé la peinture,  
 Ne l'effarouchez pas, respectez son malheur ;  
 Par des mots caressans apprivoisez son cœur :  
 Hélas ! ce cœur brûlant, fougueux dans ses caprices,  
 S'il a fait ses tourmens, il a fait vos délices.  
 Soignez donc son bonheur, et charmez son ennui ;  
 Consolez-le du sort, des hommes et de lui.  
 Vains discours ! rien ne peut adoucir sa blessure ;  
 Contre lui, ses soupçons ont armé la nature ;  
 L'étranger dont les yeux ne l'avaient vu jamais,  
 Qui chérit ses écrits, sans connoître ses traits ;  
 Le vieillard qui s'éteint, l'enfant simple et timide,  
 Qui ne fait pas encor ce que c'est qu'un péniçe,

Son hôte, son parent, son ami lui font peur ;  
 Tout son cœur s'épouvante au nom de bienaiteur  
 Est-il quelque mortel, à son heure suprême,  
 Qui n'expire appuyé sur le mortel qu'il a mé ;  
 Qui ne trouve des pleurs dans les yeux attendris  
 D'un frère ou d'une sœur, d'une épouse ou d'un fils ?  
 L'infortuné qu'il eût ! à son heure dernière,  
 Souffre à peine une main qui ferme sa paup'ère ;  
 Pas un ancien ami qu'il cherche encor des yeux !  
 Et le toleil lui seul a reçu ses adieux.

L'ABBE' DELILLE.

Imitation des vers suivans d'HORACE par le même.

O rus ! quando ego te aspiciam ? quandoque licbit  
 Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus bovis  
 Ducere sollicitæ jucunda oblivis vitæ ?  
 Oblitus cunctorum, obliviscendus et illis.

O champs, ô mes amis ! quand vous verrai je encore ?  
 Quand pourrai-je, tantôt goûtant un doux sommeil  
 Et des bons vieux auteurs amusant mon reveil,  
 Tantôt ornant sans art mes rustiques demeures,  
 Tantôt laissant couler mes indolentes heures ;  
 Boire l'heureux oubli des soins tumultueux,  
 Ignorer les humains, et vivre ignoré d'eux ?

EPIGRAM.

In CHINA, when a husband's praise  
 The beauties of his Wife displays,  
 Among her charms, he never fails,  
 To rank her growing length of nails.  
 'Twould give our married men some fear,  
 Had beauty such a Standard here !  
 For sure (I speak it with concern)  
 Things might, sometimes, take such a turn,  
 That as a Lady's Tails grow,  
 Her passions might get stronger too !  
 Tongues without nails (excuse me if I'm wrong)  
 Are always long enough, -- if not too long.

S.s.

TO CORRESPONDENTS.

We have received, some time ago, an account of the North West Indians which will appear in a future number. We have also received at different times several small pieces in prose and verse, all of which shall have our attention.

METEOROLOGICAL TABLE, MAR. 1805.

Days.	M's Age.	Weather.	Wds.	Barometer.		Thermom.	
				Inches.		M.	A.
				M.	A.	M.	A.
20		fine		29.5	29.4	33	45
21		fine		29.1	29.1	40	45
22		fine		29.4	29.4	40	41
23	☉	fine		29.6	29.6	20	31
24		snow	E	29.3	29.2	27	34
25		cloudy		29.4	29.4	29	38
26		snow		29.5	29.3	20	26

☉ N. Moon. ☽ 1st. Quar. ☉ F. Moon. ☽ 1st. 20